

L'homme qui plantait des arbres

Céramiste à l'imagination fertile, notre compatriote Johan Creten plante son imaginaire dans la terre, le fruit de sa créativité se déployant en arborescence. A découvrir au Grand Palais de Paris dans l'exposition sur l'art au jardin.

+ Aristide Padigreaux

Sculpteur belge internationalement reconnu, Johan Creten est un artiste nomade, actuellement installé à Paris, qui a réimplanté la céramique et les techniques traditionnelles dans l'art contemporain. Ses références à l'histoire de l'art, n'empêchent pas ce déraciné de cultiver son travail dans la spontanéité et l'innocence, nectars qu'il butine au travers de références à la nature. Son œuvre personnelle croît paradoxalement dans un environnement collectif puisqu'il multiplie les collaborations avec les artisans du lieu où il crée. Pas étonnant dès lors que le fruit de son travail fasse référence à la ruche, aux abeilles... sans pour autant être mielleux.

«Mes premières performances dans les années 80 furent des critiques, des réactions à l'œuvre de Beuys»

Votre art serait-il une sorte de Meli Park, lié aux abeilles ?

Johan Creten : J'imagine qu'il s'agissait d'un parc qui racontait une histoire, un parc à thème où les gens se baladaient pour prendre

l'air, se changer les idées, en avoir de nouvelles, être plongé dans un monde inconnu, en être émerveillé et en garder la trace. Dans cette optique, la réponse est oui.

Autre point commun avec la ruche et l'abeille, votre art très personnel se révèle également très collectif, puisque lorsque vous travaillez l'émail, par exemple, vous vous associez à d'autres artistes. Cet aspect est-il important à vos yeux ?

Je suis parti de Belgique voici longtemps, car il n'y existait pas de lieu correspondant au type de démarche que je désirais entreprendre ; durant 25 ans, je suis devenu une sorte de gitan de la céramique, sans atelier, voyageant au Mexique, en Floride, en France, en Italie... A chaque fois, j'ai cherché à créer des liens avec des locaux afin de réaliser mes sculptures.

Effectivement, les pièces de cette exposition bruxelloise (Ndlr: en avril, chez Almine Rech) ont été conçues à La Haye avec l'aide d'artisans âgés avec qui, dans un échange continu entre leurs connaissances et les miennes, nous avons entrepris des initiatives tout à fait nouvelles... dans un vrai travail de groupe. Ce travail d'équipe me plaît, bien que j'en reste le patron.

Vous êtes la reine de l'essaim ?

J'ai toujours aimé l'idée de la ruche comme exemple de la société où tout fonctionne par hiérarchie, où chacun connaît sa place tout en travaillant en harmonie pour le bien commun.

Sauf que ce concept peut se révéler dangereux, peut aussi être abordé dans une lecture beaucoup plus fascinante, totalitaire. Par ailleurs, dans la religion catholique, le miel

est lié à la parole divine.

Cet insecte symbolise également l'idée de sagesse divine, d'intelligence supérieure et de virginité. Dans cette symbolique de l'abeille, il existe un aspect démiurge, qui initie, créateur de l'abeille et de son symbole ?

Justement, jeune artiste, j'éprouvais une fascination et une répulsion pour Joseph Beuys, que j'ai appris à apprécier par la suite. Mes premières performances dans les années 80 furent des critiques, des réactions à l'œuvre de Beuys, qui a beaucoup évoqué le miel et le travail social.

L'hybridation vous va bien ?

Oui. La série *Odore di femmina* mélangeait des références à la nature, aux fleurs, aux moules, aux oursins et au sexe féminin. Le public adore ces pièces, et j'aurais pu me contenter de les répliquer tout au long de ma carrière, ce qui aurait ravi marchands et collectionneurs : l'hybride est quelque chose de dangereux, qui se transforme, change, où nombre d'éléments interviennent qui rendent les choses complexes. La complexité peut aussi être considérée comme déstabilisante.

Parce que mouvante ?

Oui. Le monde aime les choses qui sont fixes et définies. Mon travail, lui, est mouvant, et le public a toujours besoin de quatre à cinq années avant d'intégrer mon changement d'optique. Grâce à l'hybridation, je peux à la fois donner dans l'abstraction et dans le figuratif, prendre une tournure politique puis picturale, tout cela au travers d'un questionnement. Or, dans un monde obsédé par les marques,

classique, qui fait partie intégrante de notre ADN : une sorte de continuum de notre culture.

Votre œuvre se veut aussi une ode au vivant. Si divinité il y avait, ce se serait le vivant, justement ?

C'est évident : c'est aussi notre potentiel à résister, à continuer et à faire. Prenons ces colonnes (Ndlr : exposées notamment en avril dernier chez Almine Rech à Bruxelles, pour l'exposition 8 Gods), dans le contexte de la religion catholique, par exemple : lorsqu'on parle de la résurrection du christ, le mot lui-même renferme érection. Même si l'horizon est la mort, la colonne est le vivant. Toutes les sculptures que je présente dans 8 Gods possèdent cet aspect. Il y a la mort qui revient dans plusieurs d'entre elles, mais ces œuvres sont debout. Nous sommes tous debout avec nos souffrances, nos douleurs, notre force, notre création et avec nos espoirs, nos phobies... mais debout.

Vous êtes né à Saint Trond, pays des fruits. Vos sculptures sont-elles comme des arbres fruitiers ?

Je y suis seulement né sans y avoir vécu, même si j'ai un peu l'accent limbourgeois. J'ai été déraciné dès la naissance, me retrouvant à Tirlemont puis Hoegaarden, restant toujours quelque part un étranger.

Aujourd'hui, je paie mes impôts en France en tant que Belge, et je suis encore un déraciné. Mes sculptures portent leurs fruits, dites-vous ? Elles ne sont pas seulement faites de terre, mais liées à elle. Mes œuvres sont une façon de m'ancrer dans le monde et la réalité, bien que je puisse les concevoir n'importe où. Que je sois au Mexique ou ailleurs, ce sont mes mains que j'emporte.

Arbre fruitier parce que la fructification se renouvelle : à chaque nouvelle saison, de nouveaux fruits ?

Une de mes sculptures les plus importantes s'intitule *Why does strange fruit always look so sweet ?* Le personnage humain se transforme en grappe de fruits retournant à la terre, l'œuvre renfermant cette idée de la sculpture comme un arbre qui pousse... +

Jardins, jusqu'au 24 juillet 2017, au Grand Palais Paris, entrée Square Jean Perrin, www.grandpalais.fr

